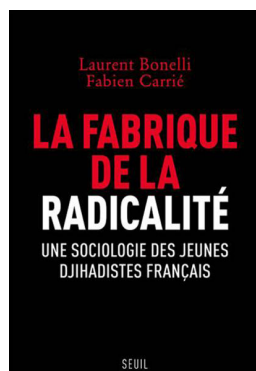


LAURENT BONELLI, SOCIOLOGUE



Deux chercheurs, Laurent Bonelli et Fabien Carrié, se sont livrés à la première enquête de terrain sur le phénomène de la radicalité djihadiste en analysant les dossiers de la centaine de mineurs signalés à la Protection judiciaire de la jeunesse (PJJ). Et leurs conclusions, réunies dans un ouvrage paru début septembre aux Editions du Seuil (*La Fabrique de la radicalité*) vont à contre-courant : l'auto-radicalisation sur Internet est un mythe, affirment-ils, et les plus déterminés ne sont pas des petits délinquants mais bien souvent d'ex-bons élèves qui ont déçu les attentes de leurs parents.

Propos recueillis par Julien Vallet

Quelle est la spécificité de votre ouvrage par rapport à l'abondante littérature déjà existante sur le sujet du djihadisme ?

Laurent Bonelli : Fabien Carrié et moi avons travaillé sur 133 dossiers de mineurs suivis par la Protection judiciaire de la jeunesse (PJJ). Environ la moitié étaient inculpés pour des départs ou des tentatives de départ en Syrie ou pour leur implication dans des projets d'attentat. L'autre moitié faisait l'objet de signalements pour apologie du terrorisme dans des affaires civiles ou pénales. Nous complétons notre enquête par une soixantaine d'entretiens avec les travailleurs sociaux qui les ont suivis.

Vous évoquez le rôle des institutions qui contribuent souvent à « fabriquer » des délinquants indirectement.

C'est un vieux sujet d'étude des sciences sociales. Bien souvent, un comportement dit de « radicalité » s'explique par le simple fait de vouloir provoquer l'institution. Les mauvais élèves qui se sentent rejetés par l'institution scolaire jouent les perturbateurs pour la faire réagir. C'est comme cela qu'on explique les incidents lors des minutes de silence pour l'attentat contre *Charlie Hebdo* en 2015. Une collègue m'a cité un exemple similaire dans un lycée en Allemagne où des élèves faisaient l'apologie d'Hitler en classe. Là encore c'est la contestation d'enfants mal à l'aise avec l'école.

À quelles conclusions êtes-vous arrivés au terme de votre enquête ?

A partir des dossiers étudiés, nous avons voulu comprendre les logiques qui conduisent au passage à l'acte. Et nous sommes arrivés à la conclusion que ce ne sont pas les jeunes les plus déstructurés, ceux qui sont souvent passés par la petite délinquance, qui commettent les actes les plus graves.

L'engagement radical le plus fort provient de jeunes issus de familles stables, avec une bonne scolarité, que les parents ont surinvesti dans un projet d'ascension sociale par procuration. Ces parents contrôlent les fréquentations de leur enfant, il a sa propre chambre où il peut travailler et il est exempté de tâches ménagères à la maison. On a donc affaire à des adolescents avec une vraie quête

scolaire et des résultats qui leur permettent de passer en seconde générale. Le passage au lycée représente un choc car il est l'occasion d'une confrontation avec d'autres milieux sociaux, et notamment des enfants issus des classes moyennes et supérieures, souvent mieux dotés pour affronter la compétition scolaire. De bons élèves, ils deviennent alors élèves moyens, voire médiocres, et ils sont sans arrêt confrontés aux rappels de l'institution et des autres élèves.

Dans les exemples que nous avons pu voir, certains se font traiter de « tocard », de « suiveur »,

“ L'engagement radical le plus fort vient de jeunes qui ont une bonne scolarité ”

→ Lire la suite en page 7

L'INTERVIEW

● ○ ● « ON COLLE UNE ÉTIQUETTE DE TERRORISTE À DES GAMINS » 2/2

LAURENT BONELLI, SOCIOLOGUE

un autre est surnommé « Kamikaze » parce qu'il est le seul Arabe de sa classe. La phrase qui revient le plus souvent est : « Je ne me sentais pas à ma place ». Ils se sentent « trahis » par l'école. Ils ont cru en l'école et leurs parents aussi. Au moment où le voile se déchire, ils vont donc prendre le contre-pied de leur famille. L'idéologie religieuse leur permet alors de reconverter leur appétence scolaire et leur soif d'apprendre en capital à opposer à la fois aux parents et à l'école. Ils vont alors se mettre à contester la théorie de l'évolution en cours de sciences ou vont se dresser contre leur famille qui a décidé de faire une croix sur leurs origines maghrébines.

Quel est d'ailleurs le rôle du facteur immigration dans leur radicalisation ?

Pour les plus engagés que l'on décrit comme étant dans une logique « utopique », la trajectoire migratoire des parents est particulièrement importante. La plupart sont issus de familles de migrants de la première génération. Leurs parents nourrissent des ambitions très fortes pour leurs enfants et les chargent d'une mission quasi impossible à réaliser. Chez certains adolescents, ce schéma peut déboucher sur de l'anorexie ou des mutilations. Mais ces mineurs-là, dans leur quête de savoirs alternatifs, vont rencontrer des personnes qui vont politiser leurs problèmes. L'échec individuel devient alors une solution collective.

Quel avenir attend les jeunes djihadistes d'aujourd'hui une fois purgée leur peine ?

Pour ceux qui se trouvent en prison, parfois condamnés à sept ou huit ans de détention, l'expérience est difficile. Ces anciens bons élèves sans expérience préalable de la délinquance se

retrouvent démunis et leur seul moyen de survivre dans l'univers carcéral se trouve dans la surenchère radicale. Cela leur permet de tenir en respect les autres détenus. Il y a donc un risque de professionnalisation djihadiste quand ils sortiront de prison.

Qu'en est-il de ceux qui sont signalés mais ne commettent jamais d'attentats ?

La majorité de ceux qui font l'objet d'un signalement sont les auteurs de faits qui relèvent de la provocation. On se retrouve à coller une étiquette de terroristes à des gens qui ne sont que des gamins.

“ La radicalité est toujours le fait de mécanismes collectifs ” Vous vous élevez également contre ce que vous qualifiez de « mythe » de l'auto-radicalisation sur Internet.

Notre enquête prouve que la radicalité n'est jamais le fait de mécanismes individuels mais toujours collectifs. Les engagés utopiques se fabriquent une communauté numérique et physique, composée à la fois des autres adolescents du quartier et des personnes qu'ils rencontrent. C'est dans ces contacts que se fabrique l'idéologie, par l'éloignement des plus tièdes notamment, avant le passage à l'acte. Il est absurde de croire qu'il existe un phénomène d'auto-radicalisation. Seul contre-exemple: ce que les services de police appellent les « dossiers-camisole » qui produisent les « school shootings », les tueries de masse dans les lycées américains. Le passage à l'acte vient d'abord, quitte à ce qu'il soit ensuite revendiqué politiquement par l'Etat islamique. Je pense qu'il s'agissait du mécanisme à l'oeuvre par exemple dans l'attentat du 14 juillet 2016 à Nice avec Mohamed Lahouaiej Bouhlel.